

Lé fénéi é la *Barma Soufrit*

Ilda Dalle

Située à plus de 1300 mètres d'altitude à l'adret de Donnas, la *Barma Soufrit* a marqué, des siècles durant, la vie des habitants de cette commune de la basse Vallée d'Aoste.

« plus une peciolle de fœnier aux pertinences de la Barma des Sept Fruits & Seingles appelée la gorge dernier la Barma [...] ».

« plus une piece de terre en fœniers située aux pertinences de la Barma des Sept Fruits appelée la fontana de la Barma [...] ».

« plus la moitié d'une peciolle de terre en fœnier au sommet de la Cresta [...] ».

« plus une pièce de fœnier appelée Ronc Mogeon soit le valeillon de les chas [...] ».

« plus aux pertinences Dalle une pièce de terre en fœnier appelée prà uvert & ronc mogeon soit gorgetta [...] ».

Il s'agit là de quelques-unes des très nombreuses citations concernant la *Barma des Sept Fruits* et les terres en *fœniers* de l'adret de Donnas qu'on peut trouver sur un livre terrier de 1759 conservé aux archives historiques de la commune.

De nos jours monter là-haut, en partant des 800 mètres d'altitude du hameau de Places et en suivant le sentier que l'administration communale a fait à nouveau aménager, n'est qu'un plaisir de bon marcheur ou de curieux à la recherche des habitudes du vieux temps. Ceux qui arrivent jusqu'à ces pentes escarpées et rocailleuses, recouvertes de buissons, de genêts et de genévriers, se demandent quel profit pouvaient bien en tirer nos ancêtres qui les fréquentaient si assidûment.

Dans le temps, et cela jusqu'aux années 1960, monter aux *fénéi* et séjourner à *Barma Soufrit* pour augmenter la provision annuelle de fourrage était la règle pour tous ceux qui avaient quelques vaches à l'étable.

« Sé rëndive ? Rènde na, idave, hèn oi. Intélourra lou fœn arivave pa da ià coume ou dzôr d'incouèi, fântive arèndzi-no. Sé n'avivo pa prou, iràn oubidjà dé vènde 'na vatse ! ».

« Si on en tirait profit ? Tirer profit c'est trop dire, ça nous aidait, ça oui. À ce temps-là le fourrage n'arrivait pas de loin ainsi que de nos jours, il fallait s'arranger. Si on n'en avait pas assez, on était obligés de vendre une vache ! ».

« No lou mandavo "fœn trovà" ».

« Nous l'appelions "foin trouvé" ».

Dans le temps, avant l'aménagement des chemins "coupe-feu", il y avait une différence de niveau d'environ mille mètres entre les domiciles de Rovarey et les *fœniers*, à parcourir sur des sentiers parfois tellement raides *qué in courèn lou mèntón toutchave per tèra*, 'qu'en marchant le menton touchait au sol'.

« *Alavo su tchardjà ! Fantive poutéi su tot per 'na sémana : mindzì, vistì, linhiou é quiverta, fouhéye, corde é coulis per bétéi lou fèn dzu per lou fi é figna lou brón per fére poulènta !*

Macque hize qué avivo lé tóe pieu béi poutavo la fah... é gnanca tchu lé-z-an, sé ire pa n'an da fèn...

Bétavo tò deun in tsavagn qué poutavo sé l'ahpala ou deun la górba adós lou payet ».

« Nous montions bien chargés ! Il fallait porter tout le nécessaire pour une semaine : de la nourriture, des vêtements, un drap et une couverture, la faucille, les cordes et les poulies pour descendre le foin et aussi le chaudron pour la polenta ! Seulement ceux qui avaient les pièces les plus belles montaient avec une faux... et pas tous les ans, si l'année n'était pas bonne... On mettait le tout dans un panier appuyé sur l'épaule ou dans la *górba* (sorte de gros panier en osier) qu'on portait sur la tête à l'aide d'un coussinet ».

« *Dzo iro fiyetta é la mamma dijive qué fantive qué avisso mindjà, alourra ménavo tò-dé-lón 'na tsévra ià apréi per bytsì lou lahéi ».*

« J'étais fillette et maman disait qu'il fallait que je me nourrisse, alors nous avions toujours une chèvre avec nous, pour traire du lait ».

La saison des *fénéi* commençait à la Saint-Jacques, le 25 juillet, et continuait tout le mois d'août. Les ouvriers de l'établissement métallurgique Ilssa Viola de Pont-Saint-Martin profitaient ainsi de leur congé annuel. Puis, il fallait tenir compte du premier août, de *Sèn Péro*, Saint-Pierre aux liens, la fête patronale de Rovarey et de la paroisse de Donnas. Ce jour-là il fallait avoir conclu le travail pour festoyer dignement ou bien on partait juste le lendemain et ce n'était pas toujours facile...

« *La granda lamave pa qué lé sén garsón avisso alà danhì.*

Ou rétór di Veuhpre, y a savì qué eun di mén barba avive alà a la piahe fére feuhta.

Y a partì coun in vouiscach dézò lou foudér é, can y a 'ncò trouva-lo qué danhave coun eunna coun lou coutén ros... lou guiaou sé vistive dé ros..., y a vouiscaha-lo davàn da tchuit ! Lou dzór apréi fantive aléi i fénéi.

Lou barba avive pa dourmì, avive fé feuhta totta la nèt é tò su y a senti-se merdéi dé la granda : Danhave téi inviza hellà coun lou coutén ros ? ».

« Ma grand-mère n'aimait pas que ses fils aillent danser. Au retour des Vêpres, elle a appris que l'un de ses fils était allé faire la fête à la place du hameau. Elle est partie avec une longue verge cachée sous le tablier et, l'ayant en surplus trouvé à danser avec une fille à la robe rouge... le diable s'habillait de rouge..., elle l'a fouetté devant tout le monde ! Le lendemain, il fallait monter aux "fœniers". Mon oncle n'avait pas dormi de la nuit car il avait fêté et, tout le long du parcours, il a été reproché par ma grand-mère : Elle dansait bien, hein, ta fille à la robe rouge ? ».



Barma Soufrit

(photo Ilda Dalle)

Bien souvent, quelqu'un de la famille s'était déjà rendu à *Barma Soufrit* dans une journée de quelques mois auparavant pour entasser à l'abri un peu de *dzah*, des feuilles sèches utiles, par la suite, à la préparation d'un grabat où coucher la nuit et pour faire une petite provision de genêts et de genévriers pour le feu. Le travail n'était pas toujours aussi simple : à ce temps-là tout était propre là-haut !

« *In cóou sé pélave tot : ià per lé dret,
ià per lé traverse, su per lé hèngue...
arà pamé gnun qué vat siyì.
Dapartot pousse rouvèi, dzénèhtre
é bohç ».*

« Dans le temps, on "pelait" tout : les pentes raides, les petits prés en altitude, les vires... maintenant personne n'y va plus faucher. Les ronces, les genêts, les arbres poussent de partout ».

On partait le matin bien avant l'aube et, comme d'habitude, on respectait les *poze*, des haltes bien précises, pour se reposer un moment : *Boundón, Crouéi dé Piole, Piole, Poza Bouret, Paradzéma, Barmet dou lu, Dézò Dzah, Damòn Dzah...* Trois heures de marche ou encore plus si l'on était très chargés !

On pouvait aussi rejoindre les "fœniers" depuis *Vérale*, petit hameau situé à 1 250 mètres d'altitude, et y revenir le soir pour coucher, après une bonne heure de

marche et après une journée de travail à la faucille ! De nos jours, ce sentier n'est plus praticable ; ronces, genêts et chutes de pierres ont caché ses traces.

D'habitude on passait aux "foeniers" une bonne semaine et il fallait arriver à la fin avec le peu de nourriture qu'on avait : du fromage, des saucissons, de la polenta qu'on assaisonnait avec du lard, de la soupe dans laquelle on mettait une courgette ou une pomme de terre, une salade d'haricots verts, un peu de café et de sucre. Une toute petite bouteille de *tchiquet*, d'eau-de-vie, complétait l'approvisionnement. Elle donnait un peu de force pour la montée et servait de médicament, dans un peu d'eau chaude, dans le cas où l'on tombât malade.

La tâche de préparer les repas revenait souvent aux enfants, les adultes avaient ainsi plus de temps pour avancer dans leur travail.

« *Mindjavo a midzór é a dò oure avivo dza tórna fan !*

Dijivo qué ire l'éve qué fézive vini vitto lahtso. D'éve n'ire macque 'na poha qué sourtive djeusto dézò la barma.

A pèina su, la poulivo. Souvèn fative gavé-ye lé piote é lé sayót qué y saoutavo deunta. Can l'ire bella quiéra, ire 'na bounna éve frèhtse.

Biivo belle bén : can ire lou soulèi, fézi-ve dé tsat ! Lai ire pa dé piante ».

« Nous mangions à midi et deux heures après nous avions à nouveau faim ! On disait que la faute était à cette eau qu'on buvait et qui nous faisait sentir très vite un creux dans l'estomac. La seule eau qu'on avait sortait dans un petit bassin juste en dessous de la *barma*. À peine arrivés, on prenait soin de le nettoyer. Bien souvent il fallait y enlever les limaces et les criquets qui y sautaient dedans. Quand l'eau était limpide, c'était de la bonne eau fraîche. Nous en buvions beaucoup : quand il y avait le soleil, il faisait très chaud ! Là-haut il n'y avait pas d'arbres ».

Dès qu'on arrivait à destination, on pensait aussi à faire la provision d'un peu de foin sur lequel coucher au soir. Chaque famille préparait dans la *Barma Soufrit* son petit coin pour la nuit, parfois entouré d'un muret de pierres sèches : un peu de *dzah*, quelques brassées de foin pas encore sec, un drap de *téla dé mijón*, le chanvre cultivé à Donnas et tissé à Champorcher, une couverture. Il arrivait d'avoir, à l'abri sous l'énorme rocher, plus de vingt personnes à la fois. Sans compter ceux qui partaient coucher aux *Dzah* ou à *Vérale*, à une demi-heure ou une heure plus loin !

Les chants et les rires fusaient, on les entendait de très loin, parfois même des hameaux situés à l'ubac de Donnas. D'en bas, on voyait briller les feux qu'on allumait pour préparer la soupe du soir. Du haut des vires on s'amusait à *itsi*, à hucher très fort pour communiquer en quelque sorte avec la famille et les amis restés au village.

Les chants et les rires fusaient... les premières nuits, ensuite on était tellement fatigués qu'on s'endormait tout de suite après une silencieuse prière à Notre-

Dame des Sept Douleurs qu'un certain Bondon Jean dit Grenadier avait fait peindre en 1902 à l'intérieur de la *barma*.



« In cóou qué ire, n'ire dovve dé piteurre deun la *barma*, arà vèi mamé hella dé Zan Granadiéi. Fézive belle coumpagni hella Madona ! N'an, n'èn dourmì lai su dzo é lou bótcha da soulet, mén ommo y a ma' vini su lou dzór apréi perqué travayave a l'Ilssa. Avivo pa gnanca pouire, iro talamèn lagnaye ! N'èn deut ou bótcha qué Nohtra Damma nou vardave é n'èn sta tchu dóou indourmì. La matén apréi, can n'èn tirà fourra lou fèn ayoù avivo dourmì, n'èn sènti in gramo fià... ire in gróou ahqueur... avive sènti quiep é avive catcha-se hai dézot, no pa sènti rènte ! N'èn maha-lo é n'èn béta-lo adós in róc. Mén ommo y a deut qué paréi hize qué vénivo su apréi da no savivo qué ire dé cherp ».

27 mai 1902. Peinture faite faire par Bondon Jean, dit Grenadier (photo Giorgio Nicco)

« Autrefois il y avait deux peintures dans la *barma*, de nos jours on ne voit que celle de Jean Grenadier. Elle nous faisait compagnie cette Madone !

Une année, j'ai couché là-haut seule avec mon fils qui était très petit, mon mari ne serait arrivé que le lendemain car il travaillait à l'établissement métallurgique Ilssa Viola de Pont-Saint-Martin. Je n'avais pas peur, j'étais tellement fatiguée ! J'ai dit à mon petit que la Sainte Vierge nous aurait protégés et on s'est endormis tous les deux. Le lendemain matin, quand nous avons sorti le foin sur lequel nous avons dormi, nous avons senti une mauvaise odeur... c'était une grosse vipère... elle avait senti notre chaleur et s'était cachée là-dessous, nous n'avions rien perçu ! Je l'ai tuée et je l'ai posée sur un rocher.

Mon mari a dit que, de cette façon, ceux qui seraient arrivés après nous auraient compris qu'il fallait faire attention aux serpents ».



« In partèn da Vérale, djeusto passà La Valetta, dou Rahtsah outte figna i counfén coun Perlo ire tò fénéi ».

« En partant de Vérale, après avoir dépassé La Valetta, du Rahtsah jusqu'aux confins avec Perloz tout était terres en fœniers ».

1980. *Barma Soufrit*

(photo Italo Limonet)

Presque tout le monde possédait des *fénéi*. Qui n'en avait pas, pouvait aller faucher les *quimeunne*, des pièces en commun presque au sommet de la montagne, ou bien louer des pièces chez ceux qui n'avaient plus la force de monter jusque là. On louait *per sinquèn* : trois fagots de foin au locataire et deux au propriétaire.

Presque tous les membres de la famille participaient à la besogne et, si le cas était, on prenait aussi des gens *in dzournà*, à la journée. Il arrivait à un faucheur d'être payé avec une dame-jeanne de cinquante litres de bon vin pour une semaine de travail. Il arrivait aussi à une jeune femme, enceinte de cinq mois, de passer sa semaine à *Barma Soufrit*, juste pour gagner le peu de sous nécessaires à son ménage.

Faire de vingt à trente *trosse* 'des fagots liés avec trois cordes' était le but de la semaine, si on avait la chance d'avoir du beau temps.

« Dzo avivo 'na pouire can trouave !
Mé catchavo outte ou méh di róc, a
caro dé la barma ».

« J'avais tellement peur quand il
tonnait ! Je me cachais derrière les
rochers tout au fond de la barma ».

« *Iro prést a parte, avivo totte lé trosse fête, y a bêta-se a grelléi ! N'èn catcha-no daréi lé trosse... dé trón qué sèmbiave qué dahtacave dzu lé roc ! Can y a sta finì, n'èn bêta dzu lou fèn per la ligne é, can n'èn arivà i méte, n'èn sta oubidjà d'ivri tórna tò lou fèn perqué avisse sitchà !* ».

« Nous étions prêts à partir, les fagots étaient faits, il a commencé à grêler ! Nous nous sommes cachés derrière les fagots... des coups de tonnerre qu'on aurait dit capables de faire partir un éboulement ! Quand tout a été fini, nous avons descendu notre foin par le câble et, arrivés chez nous, il nous a fallu ouvrir à nouveau tout le foin pour qu'il sèche ! ».

« *Can lévave l'ora, tò lou fèn qué avivo siyà voulave dzu per lé hèngue é alave perdi ! N'ire eun qué sé fèzive groupéi coun 'na corda é sé fèzive bétéi dzu a riqueuye hènque poulive ! Ire dé pèn-heunne dé dóouhèn métre dézò la barma, sé té fèzive pa atinchón ayoù té bétave lé péi... adéi adós l'ouleunna... sé stave pa dret !* ».

« Quand le vent se levait, tout le foin que nous avons coupé s'envolait des vires et se perdait ! Il y avait un bonhomme qui, lié à une corde, se faisait descendre pour recueillir ce qu'il pouvait ! Il y avait des ravins profonds de deux cents mètres juste en dessous de la *barma*, si on ne faisait pas attention où on posait ses pieds... surtout sur l'*ouleunna*... on n'arrivait pas à se tenir debout ! ».

C'était du foin "sauvage" ; on l'appelait *ahtramouire* ou *fèn tsermire*. Par endroit, quelqu'un possédait de belles pièces et faisait du beau foin, d'autres se contentaient des touffes volumineuses des *marsaye* 'calamagrostide' ou de quelques tas de *bouanaye* 'ononis spinosa' ou de *ouleunne* 'festuca'.

« *Helle ouleunne vieuye totte grize iro mouéi malèine da siyì, dzo da fiyetta y arivavo pa tan, alourra dijivo a la mamma qué la sinna fouhéye tayave dé pieu. Tchandjavo fouhéye... euh... djeumme davàn* ».

« Ces *ouleunne* vieilles et grisâtres étaient très difficiles à couper à la faucille, très jeune je n'y arrivais pas, alors je disais à ma mère que sa faucille était plus aiguisée que la mienne. Nous changeons de faucille, mais c'était pareil ! »

L'automne arrivé et le bétail revenu des alpages, ce foin "sauvage" aurait servi pour nourrir veaux et génisses ou pour *tinì la veutta* aux vaches, ce qui signifiait compenser les malaises et les diarrhées provoquées aux vaches par *l'erba frola*, l'herbe verte et tendre, des pâturages de la plaine. Le soir, à la rentrée à l'étable, 'na *ritchà*, une mangeoire remplie de ce foin attendait les animaux et permettait ainsi de ne pas encore entamer la réserve de l'hiver.

« *Lou fi partive djeusto dézò la barma, fèzive tréi bateuvve : eunna a Mon Péléhón, pé a Moundichés é a Rouveunna. Da écque dzu sé poutave a cóou figna a Rouarèi* ».

« Le câble partait juste en dessous de la *barma*, il faisait trois haltes : la première à *Mon Péléhón*, une deuxième à *Moundichés* et enfin à *Rouveunna*. De là on portait les fagots sur la tête jusqu'en bas à *Rovarey* ».

Transporter jusqu'aux *fénéi* les cordes et les poulies, nécessaires à descendre tout le foin par câble, était la tâche la plus lourde.

« *Lou pappa fézive dza fére, a mè é mén frère, 'na vira dé corde é coulis 'n dzór ou dóou davàn... ».*

« Papa nous envoyait déjà, mon frère et moi, faire un tour de cordes et poulies un jour ou deux avant... ».

« *Iro dzouvènno, ma travayavo dza a l'Ilssa. La nét davàn avivo fé feuhta, ma lou pappa avive coumanda-me, a pèina sourtì dou travail, dé pourté-ye su corde é coulis. Can n'èn arivà su, lagnà é sudà, y a deu-me dé fére tórna n'ahcapada dzu Rouarèi perqué avive siyà dé béi fèn é corde é coulis basta-vo pa... oi n'ahcapada... da Barma Soufrit dzu Rouarèi ! ».*

« J'étais jeune, mais je travaillais déjà à l'Ilssa Viola. Le soir avant j'avais fait la fête, mais mon père m'avait ordonné de lui apporter les cordes et les poulies après la sortie de l'usine. Arrivé là-haut, fatigué et en sueur, il m'a dit de faire à nouveau un saut jusqu'à Rovarey car la récolte avait été favorable et les cordes et les poulies n'étaient pas suffisantes... penses-tu un saut... de *Barma Soufrit* à Rovarey ! ».

Quand tout était prêt pour le départ, on avait l'habitude de faire des signaux à ceux de la famille qui étaient restés en bas à la maison : on huchait ou on ouvrait, dans un endroit convenu et bien visible, le drap sur lequel on avait dormi. Puis, quelqu'un partait à l'avance pour aller *dahgantchi*, libérer le câble des fagots qu'on descendait.



Le panorama était splendide

(photo I. Dalle)

Le panorama que l'on pouvait contempler du haut des *fénéi* était splendide : des montagnes de la vallée de Champorcher jusqu'aux lacs du Canavais et à la plaine de Verceil. Aucun témoignage n'en parle. Par contre la fatigue, le chagrin, la souffrance dominent tous les récits.

Des "foeniers", l'après-midi du 23 août 1944, plusieurs personnes ont pu assister à l'agaçant spectacle du bombardement de Pont-Saint-Martin. Les avions arrivés inattendus juste en face de la *barma*, les bombes qui s'étaient subitement déclenchées, l'énorme nuage de poussière et de débris qui recouvrit la montagne reviennent souvent dans les conversations avec les témoins.

Et voilà que la *Barma des Sept Fruits* citée dans les anciens documents est devenue petit à petit, dans le sentiment des gens, la *Barma Soufrit*, la *barma* qui fait souffrir.

« *Lé vieui countavo qué su Barma Soufrit ire la masqueri. Lé masque partivo da Pian Bouzounén, pé ahcounivo su a la barma. Lai deunta y catchavo dé minà, lé fouravo é lé fézivo mouère.*

Y è per hénéye qué sé mande paréi : ire 'na barma qué fézive soufri ! ».

« Nos vieux racontaient que *Barma Soufrit* était fréquentée par les sorcières. Elles partaient de Plan Bosonin, puis elles rejoignaient la *barma*. Elles y cachaient des enfants qu'elles saignaient et laissaient mourir. C'est bien pour cette raison qu'on l'appelait de cette façon : elle causait de la souffrance ! ».

La Crèhta, Pra Iver, Lijette, La Trélére, La Valetta, Gran Cohta, La Rouà, Mon dou Gòì, La Tatse, Béc Cournù, La Gómbe, Rémoudzón, La Rouveunna, Maquignón, Lou Rahtsah, Lou Bréh, Foufret, La Lóye, La Cayerra, Lé Couteurre, Réboudjah, Pountiyet Tchamouzére : à bien chercher, je pense qu'on trouverait plusieurs autres dénominations de ces lieux, tellement ils étaient fréquentés. Qu'en sera-t-il, dans quelques années, de tous ces microtoponymes si déjà la génération de l'après-guerre n'en connaît que très peu ?

UN GRAND MERCI

aux nombreux témoins toujours aimables et disponibles : Giuliana Bordet, Anita Dalbard, Augusta Dalle (Gousta), Dario Dalle, Francesco Dalle (Franchoué), Rosetta Dalle, Elsa Dugros, Maria Faustina Jaccod (Foustinne), Emilia Juglair (Milia), Annetta Nicco (Néta), Bruno Nicco, Giuseppina Lauretta Nicco (Laourinna), Leandro Nicco, Lidia Nicco, Luciano Nicco, Maria Vittoria Nicco (Vittourinne), Pierina Nicco, Virginia Pramotton.